

Le Coran



AUTRE LECTURE, AUTRE TRADUCTION

proposée par **Youssef Seddik**

LE CORAN
AUTRE LECTURE, AUTRE TRADUCTION

Couverture : calligraphie
de la toute première Révélation :
« *Lis... Au nom de ton Maître qui a créé
A créé l'homme d'un lien
Lis, de par ton Maître, le Sublime,
Lui qui marque par le Calame
Marque de savoir l'homme tant qu'il n'en a pas.* »

© Éditions de l'Aube
2002, pour la traduction
2016, pour la présente édition
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-0291-5

Youssef Seddik

Le Coran
autre lecture, autre traduction

éditions de l'aube

Du même auteur :

Le grand Livre de l'interprétation des rêves, attribué à Muhammad ibn Sirîn (VIII^e s.), traduction, présentation et notes, éd. Al-Bouraq, Beyrouth-Paris, 1994 ; l'Aube, 2005

L'Éloge du commerce, d'Abû d-Dimishqî (XII^e s.), traduction et étude en coll. avec Yassine Essid, éd. Arcanes, Tunis, 1995

L'Abaisse, le livre des ventes, de Mâlik ibn Anass. Première somme de la jurisprudence islamique, traduction, présentation et notes, éd. MédiaCom, Tunis, 1996

Épîtres, d'Avicenne et de Bryson, traduction et étude en coll. avec Yassine Essid, éd. MédiaCom, Tunis, 1996

Brins de chicane, la vie quotidienne à Bagdad au X^e siècle, d'Al-Muhassin at-Tanûkhî (X^e s.), traduction, introduction et notes, Actes Sud/Sindbad, Paris-Arles, 2000

Dits du prophète Muhammad, traduction, notes et postface, Actes Sud/Sindbad, Paris-Arles, 1996, nouvelle édition 2002

Les Dits de l'imam 'Alî, traduction, introduction et notes. Actes Sud/Sindbad, Paris-Arles, 2002

Nous n'avons jamais lu le Coran, l'Aube, 2004 ; l'Aube poche, 2013

Qui sont les barbares ?, l'Aube, 2005

L'Arrivant du soir. Cet islam de lumière qui peine à devenir, l'Aube, 2009 ; l'Aube poche, 2010

Le grand malentendu. L'Occident face au Coran, l'Aube, 2010 ; l'Aube poche, 2016

Unissons-nous ! Des révolutions arabes aux indignés (entretiens avec Gilles Vanderpooten), l'Aube, 2011

Tunisie, la révolution inachevée (entretiens avec Gilles Vanderpooten), l'Aube, 2014

À Ady.

Introduction

Le divin sans le dogme

Que ne pensent-ils le Coran ? S'il était issu d'un autre que de Dieu, que de dissonances ils y auraient perçues.

Coran¹.

Combien de fois un spécialiste de l'islam ou de la civilisation arabe n'a-t-il pas été saisi de la plainte de l'honnête homme ou femme européen(ne) (celui ou celle « qui ne demande qu'à savoir ») qui, ayant tenté de lire le Coran, s'est senti pris(e) d'un « mal-être » de lecteur ? « Je commence à lire, et le livre me tombe des mains... » En France, par exemple, où les éditions de poche ont fait des Platon et des Lucrèce des auteurs « populaires », la prolifération des traductions modernes – depuis celle de Geoffroy Saint-Hilaire, à l'orée du XIX^e siècle, jusqu'à la plus

1. Coran, IV, 82.

récente de Jacques Berque – n’a pas réussi à positionner ce livre, pourtant largement reconnu, sur le « rayonnement imaginaire » de l’Européen dans « sa » bibliothèque universelle...

Toutes ces traductions, dues à d’éminents savants islamologues et/ou arabisants, n’ont pas rendu service à cette Europe qui a toujours maîtrisé l’autre, l’adversaire, par le savoir, quand la force lasse ou s’avère trop coûteuse ou inutile. Elles ont apporté le Coran dans les langues nationales européennes sous l’habillage que lui a confectionné tardivement une tradition religieuse et exégétique bâtie par des clercs liés aux « islams » officiels, de très près contrôlés par l’autorité politique, des premiers califats à nos jours.

En percevant à tort le texte fondateur de l’islam comme le produit d’une autochtonie étrangère à la gréco-romanité de l’Europe, les savants occidentaux et les auteurs arabes et musulmans formés à cette incompréhension ont ignoré une *ratio* arabe et islamique au sens occidental et actuel de ce terme. Ils ont sauté par-dessus des siècles de grands penseurs classiques qui ont tenté de lire autrement le Coran, en le ponctuant autrement, retrouvant des significations tout autres que celles convenues et qu’on échange, telle monnaie usée, en silence. Ces penseurs ont cherché à sauver la pensée lisible dans ce grand texte de la trivialité

de l'exégèse institutionnelle et à la rendre aux hauteurs d'une pensée de la transcendance divine, d'une réflexion sur l'histoire et sur la condition humaine se reconnaissant des plus grands moments de la créativité du monde. En leur temps, ils ont effrayé leurs contemporains, ils effraient encore les nôtres. Citons-en deux, les plus craints, dont les œuvres sont les plus exposées aux tentatives récupératrices ou « neutralisantes » de l'orthodoxie : Zamakhcharî, auteur d'un commentaire bien nommé, *Le Dévoilant* (Al-Kachâf), mort en 1144, contemporain d'Averroès, venu perturber deux siècles d'un règne sans partage du très consensuel Tabarî, mort en 922 ; puis il y a eu F. Râzi, mort en 1209, dont le commentaire philosophique du Coran, *Clés du divinément occulté* (Mafâtiḥ al-Ghayb), lui a permis tour à tour, parfois chez un même auteur, d'être admiré et accusé gravement d'hérésie.

La question du Coran n'est plus du seul domaine fermé des érudits et dans les nébuleuses disputations d'écoles. Il devient aujourd'hui nécessaire et urgent, au moment où d'énormes malentendus ont amplifié dangereusement les failles d'incompréhension entre les populations des musulmans et ce qu'il est convenu d'appeler l'Occident, de reconsidérer l'attitude du lecteur moderne (tout lecteur, qu'il soit

ou non impliqué dans la foi de l'islam !) face à la première archive qui *dit* une spiritualité qui séduit, passionne et mobilise, mais qui demande tout aussi fortement à se faire accueillir dans le geste serein et magnifique du *penser*.

Comment le monde a-t-il pu laisser aux « soins » des seuls religieux et théologiens un aussi grand texte ? À ne s'en tenir en effet qu'à sa nature esthétique de texte, à sa capacité d'offrir cette « jouissance à la lecture » évoquée entre autres par Roland Barthes, à sa très haute performance littéraire, le Coran aurait dû trouver place aux côtés des plus beaux titres du patrimoine humain.

Comment expliquer que l'Europe de Kant ait pu recevoir si naïvement « son savoir » sur l'islam, sinon par sa hâte à le maintenir dans la minorité culturelle et intellectuelle ? Et comment les instances du savoir européen et occidental en général – apparemment repenties, à les entendre entonner tant d'hymnes à la tolérance – pourraient-elles continuer à saisir la seule archive de l'islam dont la matérialité est restée telle quelle depuis sa première manifestation, il y a un millénaire et demi ?

Le travail est considérable qui devra nous placer sur un juste registre afin de bien voir cette archive unique, l'interroger, apprendre à écouter ce qu'elle voulait depuis si longtemps nous dire, pour l'intégrer

enfin à une volonté de savoir qui se serait intelligemment démise du ressentiment d'une volonté de puissance.

Des montagnes de décombres font obstacle à l'accès direct à cette archive orpheline ; un méta-texte que les savants occidentaux ont importé dans leurs efforts de traduire, de commenter, de donner à lire... À celui qui fréquente la « chose » arabe et islamique par la pensée qui n'a peur que d'elle-même – de son égarement toujours possible ou de son contrôle –, il revient d'œuvrer à déblayer ces décombres pour le lecteur.

Nous proposons ici des réponses à de nombreuses interrogations. En donnant à lire en français quelque soixante pour cent du texte sur le mode d'exposition originel du fragmentaire, nous sollicitons pour la première fois la culture et le lexique grecs, déterminants dans le Coran. Et nous engageons l'acte de lire dans la seule voie qui puisse donner du sens, celle qui permet à la pensée de commander à ce qui est lu.

Entre cette *introduction* et une *postface* qui donne à voir un thème coranique en une lecture résolument distanciée de la dogmatique exégétique, ce livre donne à lire la totalité du corps principal du Coran, dégagé d'abord et surtout du classement en sourates. Ce corps principal sera également délesté de tous

les passages ou versets énonçant, parfois dans le détail, les prescriptions et règlements rituels. Nous avons enfin écarté de longs récits historiques de teneur biblique, quand ils ne sont pas « réécrits » par la révélation coranique de manière à signaler un déplacement métaphorique dont nous soulignerons à chaque fois la signification et la portée.

Il ne s'agit donc pas d'« extraits choisis » arbitrairement disposés page après page, mais du cœur même du Livre, auquel le terme fragment, *tafçîl* (nous y reviendrons), renvoie à la nature même du révélé coranique, non à l'idée de morceaux triés, isolés et détachés d'une totalité textuelle plus large.

Car, pour comprendre cette démarche et en mesurer les enjeux, il faut savoir que dès la fin du x^e siècle, l'exégèse consacrée du Coran a cessé de produire du sens, quand toutes les sciences coraniques, tous les codes de jurisprudence ont été arrêtés. D'une seule voix, princes (des croyants) et imams ont alors déclaré closes les portes de la lecture. Définitivement constitués en écoles, tous les savoirs enfin consignés et sous bonne garde politique édifieront ce monument-citadelle qu'on appelle la Tradition, *Sunna*. Le texte primordial et fondateur ne parlera plus qu'à travers le filtre installé par les clercs.

La tradition islamique de l'exégèse a donc, dès le x^e siècle, usurpé le statut, à nulle instance accordé par le Coran, du pourvoyeur exclusif du sens du divin message. Il devient nécessaire, dans les espaces du débat démocratique, de rendre le débat à la rue, à tout citoyen armé du même bon sens et de la même passion de l'écoute qui ont animé, face au prophète Muhammad, ces pâtres, ces humbles ou nobles dames, tous élevés, grâce à la parole coranique, au rang d'interlocuteurs de Dieu.

L'institution productrice et gardienne du sens unique et l'autorité qui l'appuie ont renforcé, à chaque époque, la vigilance et les écrous pour dissuader une réelle pensée critique, en identifiant le texte comme objet et instrument de culte abordable seulement par le sujet adorateur et ainsi intériorisé en tant que tabou.

Ce n'est pas le lieu de s'étendre sur une question dont dépend, il est vrai, le nécessaire et salutaire renouvellement de tout rapport au Coran qui se veut « sensé » et contemporain de nos interrogations. Disons seulement que ce Livre, qui se présente comme « *Maternance, Rahma, pour les hommes, tous les hommes* », a affranchi ses destinataires de tout recours à une médiation, temple ou église, pythie ou prêtre, dont il faille pénétrer l'opacité pour recueillir le sibyllin message et en percer l'énigme.

Que ceux qui n'ont pas l'islam pour foi, ni la langue arabe pour s'exprimer et entendre, se rassurent. Tout comme pour les usagers du français, de l'allemand ou de l'anglais, le Coran n'est pas plus lisible pour le lecteur arabe moyen, ni même très souvent pour des universitaires, historiens, juristes ou spécialistes des belles-lettres arabes. Pour la grande majorité des musulmans, on ne lit pas le Coran, on le récite. Tenir le volume sacré entre ses mains et le feuilleter n'est qu'une attitude rituelle, si elle n'est pas une mesure de prudence qui évite de confondre les marques grammaticales ou phonétiques, de prendre le sujet pour un complément et commettre ainsi un sacrilège.

Dans l'ordre historique du révélé (non dans celui, consacré, des sourates), le tout premier mot du Coran, *igra'*, impératif de « lire » à la deuxième personne du singulier, ne s'adresse au prophète Muhammad que pour un esprit anecdotique, celui que la Tradition maintient et cultive. Il implique plutôt et engage n'importe quel lecteur, le pauvre hère contemporain du transmetteur comme le grand roi, le pâtre de la chétive vallée de La Mecque comme le plus fin des penseurs.

Alors lisons !

La tradition islamique institue l'illusion que le Coran a toujours été tel que nous en disposons aujourd'hui, depuis la « recollection » réalisée par le

troisième calife, Uthman, l'un des successeurs immédiats du prophète. Mais personne toutefois ne saurait contester le caractère de « fragments » d'une révélation faite à celui-ci, débitée selon un jeu d'étoilement où l'acte de lire ne pouvait être linéaire...

Une lecture du Coran conséquente devrait être « tabulaire », c'est-à-dire prendre son modèle sur une lecture du ciel opérée par l'astronome. L'ensemble des signes (*ayia* signifie en arabe à la fois « signe » et « verset ») est organisé dans une rigoureuse correspondance, dans le tracé d'une gravitation, où le fragment envoie au regard lecteur, et à « première vue », sa luminescence dans une platitude illusoire, due à notre perception limitée du lisible. Au lecteur-astronome de déceler, par-delà cette perception première des complicités dans la dissémination des points de lumière, des latences encore retenues dans l'indigence de nos outils de lecture, ou alors... des trous noirs quand l'illisibilité incontournable du signe nargue et confond nos indépassables limites !

Nous comprenons donc que le fragment ici ne peut être ce tesson de l'archéologue, ni l'éclat de la pierre gravée de l'épigraphe, ni non plus les quelques feuillets retrouvés de l'épave d'un texte englouti par l'oubli. Il s'agit du fragment au sens héraclitéen, un jet de mots qui éclate et qui, dans son éclat, appelle à lui l'écho d'autres fragments qui

constitueront le discours dans son amplitude. Tant que l'acte de lire n'est pas perçu ainsi, comme le Coran lui-même le présente en plusieurs endroits, toute lecture ne constitue que l'inféconde contemplation de la façade d'un monument dogmatique.

Nos interrogations se sont portées et continueront de se porter sur ce qui a rendu unique un document si décisif. Nous avons travaillé à le décharger des présupposés mus en autant de certitudes, et nous avons ainsi été frappé par le fait que la tradition néglige, ignore ou carrément dénie une dimension *hellénique*, pourtant évidemment présente. Elle est manifeste non seulement dans le lexique coranique, mais aussi dans les métaphores, la transmutation opérée sur les récits d'apparence biblique ou midrashique, ainsi que dans les références juridiques ou économiques. Pourquoi le Dieu du Coran aurait-il connu Babylone, le royaume de Saba', l'Égypte d'Akhenaton ou des Ramsès, et en parlerait dans l'allusion ou le récit explicite ? Pourquoi aurait-il ignoré *Le Timée*, le mythe d'Hermès ou la danse païenne des grues des antiques et lointains pèlerinages dans l'*Omphalos*, « le nombril du monde », comme se nommait aussi La Mecque, qu'était l'île de Délos ? ²

2. Nous avons montré, dans notre thèse de doctorat, *Le Travail du coranique*, que ces textes ou ces faits sont effectivement et clairement évoqués dans le Coran.

Notre prétention à nous engager dans une si périlleuse entreprise n'est pas infondée. Cela fait plus de trente ans que nous portons le fardeau d'un non-dit dont ce travail n'est qu'une expression, que nous fréquentons, dans le silence d'une interrogation capitale – pour nous et pour notre temps –, une parole coranique telle qu'elle nous a hélé, hors de la lisibilité cléricale, hors de l'énorme codage qui a fini par l'emmurer et la ravir à toute lecture.

Dans notre démarche, nous avons pu découvrir, entre autres aspects voilés, ce fond *hellénique* dans la langue arabe du Coran. Un long fleuve souterrain et d'eau vive qui a su, dans cette parole, se jouer du désert dans lequel l'a installé sa scripturalité hâtive, calculée néanmoins dans l'urgence. Non pas de simples emprunts, non pas un effet ponctuel d'acculturation, encore moins ce que certaines thèses ont cru deviner dans les références à un fond biblique travaillé lui-même par l'hellénisme, mais comme le miroitement d'une très lointaine origine commune, comme si les deux cultures s'étaient regardées en complices et des deux côtés interdits du miroir.

Le moment est venu, par ces gros temps où penser devient salutaire, d'adopter à l'égard du Coran une attitude de lecteur et de penseur semblable à celle qui a initié en Europe, après la rébellion lectrice de

Luther, la formidable révolution critique inaugurée dans l'œuvre d'un Spinoza et qui a triomphé dans la pensée d'un Kant. Cette révolution qui a « aboli le savoir pour faire place à la foi » a, plus précisément, brisé toutes les évidences des lectures illégitimes de nos perceptions humaines du monde ; elle a replacé l'homme concret au cœur du texte. Elle a posé enfin l'incontournable question de ses possibilités de savoir, de ses limites à garantir une connaissance avant d'en risquer la transmission ou d'en justifier le prolongement dans la raison pratique.

Rien ne justifie plus pour le Coran le retard par rapport à une telle révolution. L'homme occidental découvre, alarmé, que la vision du monde islamique déborde soudain des frontières « naturelles » qui devraient être les siennes pour venir secouer le sommeil dogmatique (à l'endroit de l'islam) d'une Europe qui tenait cette pensée pour allogène, exotique, voire sauvage et inclassable. C'est le paysage d'un savoir occidental en trompe-l'œil que nous devons aussi mettre en question et y traquer l'illusion, celle que dessine le parcours d'une autoroute qui, arrivant des présocratiques, récupère la pensée judaïque hellénisée, intègre la chrétienté romaine, mais contourne orgueilleusement le fonds islamique.

Pour que ce travail de « désillusion » s'inscrive dans un projet de rupture avec le savoir dogmatique

entretenant ses propres bévues sur l'islam, l'Europe doit s'habituer à l'idée que le texte fondateur de cette vision du monde qu'est l'islam est une œuvre à lire et non à « prendre au mot ». Car ce texte-là (et il est bien difficile encore pour l'Europe « laïque » de se faire à cette idée) n'est pas seulement un texte religieux comme les deux qui l'ont précédé dans la fondation puis la refondation du monothéisme.

Nous montrerons pourquoi et quelles conséquences pour une réflexion sur l'islam qui ne soit ni défense et illustration, ni la sentence d'un adversaire déguisé en juge, ni l'auscultation de prétendus Hippocrate.

Cet ouvrage espère avoir suscité cet heureux frémissement de la pensée qui lui permet, quand on lit vraiment et tout seul, de repasser du côté de ses plis à la recherche d'elle-même et de la vérité...

*

Reste qu'un tel ouvrage ne peut ni ne doit, loin s'en faut, dispenser de la référence au document qui répond, seul, de l'islam comme vécu et représentation, comme volonté et histoire : le Coran sous l'espèce du *Muḥḥaf*, de « Vulgate », selon le vocabulaire consacré d'habitude aux Écritures chrétiennes. Aussi, outre le renvoi systématique de chaque

fragment à son emplacement exact dans l'ordre des sourates et des versets, nous avons conçu un vaste lexique où notions clés, personnages, sites, etc., sont d'abord, et s'il y a lieu, replacés dans notre propre perspective de lecture, puis situés partout là où ils se peuvent rencontrer dans la Vulgate.

Y. S.